



LES CAPRICES DE MARIANNE

de
Alfred de Musset

mise en scène
Frédéric Béliet-Garcia

LES CAPRICES DE MARIANNE OU LE GRAND INCENDIE

« Il arriva que le feu prit dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce. »

Kierkegaard. *Ou bien... ou bien*

Que raconte la pièce ? Une histoire simple et cruelle. À Naples (une Naples imaginaire), Cœlio, un jeune homme amoureux, rêve de conquérir Marianne, épouse du juge Claudio. N'osant l'aborder, il fait appel à son ami Octave, viveur et libertin, cousin du mari de Marianne, pour essayer de la rencontrer. Octave plaide auprès de Marianne la cause du timide Cœlio. Mais la jeune femme, qui n'a d'autre distraction que de se rendre à l'église, se refuse à aimer Cœlio... Elle vacille sous l'ardeur d'Octave, puis, par un revirement qui est un caprice, accepte d'ouvrir sa porte à un amant. Mais lequel ? La romance va tourner au drame.

Les Caprices de Marianne sont le récit d'une jeunesse qui se fracasse sur son siècle, sur son désœuvrement. Bien avant *La fureur de vivre* (Nicholas Ray, 1955), Musset prend le pouls mystérieux de cette fièvre étrange qui s'empare d'une génération orpheline de tout combat, de tout engagement, qui cherche dans le cynisme, la sensualité, le plaisir facile, ou le fanatisme mélancolique, son salut, c'est-à-dire un arrangement avec la vie.

En suivant, hors d'haleine et le cœur à nu, les dédales du désir amoureux, les protagonistes perdent leurs convictions par timidité, pulsion, envie, convoitise, jalousie.

« Tout change mais rien n'arrive ! ». Écrits au lendemain d'une insurrection avortée, *Les Caprices* sont une grande œuvre incandescente du romantisme français. Et les héros de cette fable, partis pour une comédie, ripent dans le drame. Cette pièce est aujourd'hui comme toujours, le cri, le baroud éclatant d'une jeunesse contre son mal de vivre.

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux...

Frédéric Bélier-Garcia



Musset, c'est parfois un moment primordial de « nous » qui surgit, fulgurant, des débris de nos vies successives : l'adolescence.

Marie-Louise Coudert. *Être ce Musset qui passe*, Europe, 1977.

ALFRED DE MUSSET

Alfred de Musset naît à Paris le 11 décembre 1810. Lycéen brillant, il reçoit un grand nombre de récompenses dont le prix d'honneur au Collège Henri IV en 1827 et le deuxième prix d'honneur au concours général la même année. Il s'intéresse au Droit et à la Médecine, mais il abandonne vite ses études supérieures pour se consacrer à la littérature à partir de 1828. Dès l'âge de 17 ans, il fréquente les poètes du Cénacle de Charles Nodier, notamment Vigny, Mérimée et Sainte-Beuve, et publie en 1829, à 19 ans, son premier recueil poétique, *Contes d'Espagne et d'Italie*. Il mène alors une vie de « dandy débauché ». En décembre 1830, sa première comédie *La Nuit vénitienne* est un échec qui le fait renoncer à la scène. Il choisit dès lors de publier ses pièces dans *La Revue des Deux-Mondes*, avant de les regrouper en volume sous le titre *Un Spectacle dans un fauteuil*. Il publie *À quoi rêvent les jeunes filles ?* en 1832, puis *Les Caprices de Marianne* en 1833.

C'est en 1833 qu'il rencontre George Sand. Ils partent ensemble pour Venise en novembre 1833, mais Musset en reviendra seul en avril 1834, le cœur brisé. Il écrit le drame romantique *Lorenzaccio*, publié en 1834 et, la même année, *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*. Il publie parallèlement des poèmes tourmentés comme *La Nuit de mai* et *La Nuit de décembre* en 1835, puis *La Nuit d'août* (1836), *La Nuit d'octobre* (1837), et un roman, *La Confession d'un enfant du siècle*, autobiographie à peine déguisée dédiée à George Sand, dans laquelle il transpose les souffrances endurées.

Dépressif et alcoolique, à 30 ans, Musset a déjà publié toutes ses grandes œuvres et il écrit de moins en moins, à part quelques poèmes et diverses nouvelles (*Histoire d'un merle blanc*, 1842). C'est grâce à la pièce *Un Caprice*, que Musset rencontre enfin le succès au théâtre, en 1847. Théophile Gautier la qualifie dans *La Presse* de « grand événement littéraire. »

Il reçoit la Légion d'honneur en 1845, en même temps que Balzac, et il est élu à l'Académie française en 1852. Épuisé par des excès de tous genres, et de santé fragile (il avait une malformation cardiaque), mais surtout en proie à l'alcoolisme, à l'oisiveté et à la débauche, il meurt de la tuberculose le 2 mai 1857, à l'âge de 46 ans. Il est enterré dans la discrétion au Cimetière du Père-Lachaise, après des obsèques en l'église Saint-Roch.



MUSSET À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Les Caprices de Marianne furent créés le 14 juin 1851 au Théâtre de la République, un an, à quelques jours près, de la première du *Chandelier*. D'importants remaniements étaient nécessaires pour l'adaptation à la scène. À ceux faits spontanément par Musset durent s'ajouter ceux que la censure exigea. Le premier rapport des censeurs, le 25 janvier 1851, faisait mal augurer du destin de la comédie : « La crudité de certains détails, la manière dont sont présentées par Octave des théories au moins inconvenantes sur le mariage et l'amour nous paraissent rendre cet ouvrage inadmissible ». *Les Caprices* corrigés, le rapport du 17 février accorda l'autorisation de représenter. Le Comité de lecture reçut la comédie, le 11 mars, mais avec réticence : 7 boules blanches, 4 noires (refus), 2 rouges. Les neuf lieux où se déroule l'intrigue posaient un sérieux problème que les décorateurs Nolau et Rubé résolurent habilement : à la droite d'un décor de place napolitaine, la maison de Claudio avec un balcon en saillie, et la grille du jardin, à gauche, une auberge ; la scène du cimetière se passait sur la place sombre, immédiatement après l'assassinat. Eugène Giraud avait dessiné, pour les costumes de l'époque François 1^{er}, d'admirables et poétiques maquettes.

L'interprétation, dans ses moindres rôles, ne laissait rien à désirer. Auprès du couple Brohan - Delaunay, brillaient Provost, Brindeau, Got et Mme Moreau-Sainti. Musset était sur le plateau chaque soir, et tenait le pied de l'échelle lorsque Madeleine se hissait dangereusement jusqu'au balcon...

Madeleine Brohan, dix-sept ans, fille de Suzanne et sœur d'Augustine, continuait ses éclatants débuts. Elle avait toute la beauté et la fierté un peu cruelle que l'on rêve pour Marianne. Delaunay était un Coelio idéal.

« Nul ne saurait unir un organe plus touchant à plus de distinction et de simplicité », écrit Lireux, dans le *Constitutionnel* du 1^{er} juillet. « Écoutez ce drame, dit Janin, non comme un drame, mais comme un rêve ». Ce rêve trouva longtemps la critique à la fois ravie et déconcertée. Il n'y avait rien en commun, en vérité, entre cette poétique fantaisie, pleine de sourires et de larmes, d'élégance et de débraillé, et le menu ordinaire des théâtres du temps.

Une très brillante reprise eut lieu le 27 février 1878, à l'occasion de la représentation de retraite de Bressant, mais Bressant, qui avait triomphé dans le rôle d'Octave depuis 1855, était gravement malade ; Delaunay lui succédait, laissant définitivement Coelio au jeune Worms. D'importantes reprises eurent lieu le 24 juillet 1884, le 19 janvier 1906 (décors :

A. Devred), le 11 décembre 1919, les 9 décembre 1953 et 28 mars 1963 (mise en scène : Julien Bertheau ; décor et costumes : Suzanne Laliq ; musique : André Jolivet), le 3 octobre 1973 (mise en scène : Jean-Laurent Cochet ; décors et costumes : Jacques Marillier réalisation sonore : Fred Kiriloff).

La comédie des *Caprices de Marianne* est la dernière pièce que Musset eut la joie de voir créer au Théâtre-Français. Il avait lu devant le Comité une nouvelle pièce en trois actes, le 16 août 1851, *La Quenouille de Barberine*. La comédie avait été reçue, mais à corrections : 4 boules blanches, 1 boule noire, 5 boules rouges, et Musset, blessé, s'était désintéressé de la pièce.

Le poète mourut le 2 mai 1857, et la fortune de son théâtre fut dorénavant entre les mains efficaces de son frère Paul. Musset s'était plaint souvent qu'on ne le jouât pas. Son théâtre avait été cependant à l'affiche plus de 500 fois en moins de dix ans, mais les pièces jouées étant en un acte, les droits d'auteur de Musset se montaient à peu de chose.

Sylvie Chevalley

in Revue *Europe* - novembre décembre 1977



ALFRED DE MUSSET : PORTRAIT PAR PETITES TOUCHES

Signalement officiel

Datée du 30 janvier 1831, cette fiche nous donne le signalement officiel d'Alfred de Musset : taille : 1,685 m, cheveux et sourcils blonds, yeux gris, signe particuliers : « marche sur un ongle, faiblesse de l'œil droit ».

Comment ils le voient :

Sans barbe, alors, et tout resplendissant d'une gloire juvénile, ce nez aquilin trop long et trop busqué, cette petite bouche aux lèvres amoureuses faites pour les baisers, ce puissant menton byronien, et cette épaisse, énorme, violente, fabuleuse chevelure blonde, tordue et retom-bant en onde frémissante. (Théodore de Banville)

Un jeune blondin, un homme du monde, un élégant portant touffe de cheveux d'un côté, chapeau sur l'oreille de l'autre, taille de guêpe, l'air fat, haut sur talons, dédaigneux des petites gens comme nous et coque-luche des plus jolies femmes de Paris. (Gustave Planche)

Gentil garçon, à la taille déliée, aux cheveux d'un blond de lin, au regard ferme et clair, aux narines dilatées, aux lèvres vermillonnées et béantes. Sa figure, colorée, ovale et un peu chevaline, était bizarre en ce qu'elle avait, en place de sourcils, un cercle sanguin. Il se nommait Alfred de Musset. Il égaya un après-dîner d'une bouffonnerie dans laquelle il imita un ivrogne avec une facilité et une vérité extraordinaires. (Adèle Hugo)

Un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très serré à la taille, un pantalon de couleur claire, affectant une grande désinvolture de manières. (Alexandre Dumas)

Le danseur

Alfred de Musset aimait danser. « Valseur infatigable », selon sa sœur, il fréquentait les salons de la Chaussée d'Antin et gardait le souvenir nostalgique des soirées dansantes de l'Arsenal, chez Charles Nodier. Faisant l'éloge de la valse, il écrit dans la *Confession d'un enfant du siècle* : « Cet exercice vraiment délicieux m'a toujours été cher ; je n'en connais pas de plus noble, ni qui soit plus digne en tout d'une belle femme et d'un jeune garçon... L'Allemagne, où l'on a inventé cette danse, est à coup sûr un pays où l'on aime. »



Le garde national

Musset eut de nombreux démêlés avec la Garde Nationale, sorte de service militaire de l'époque. Il se déroba à trois reprises au service de la garde nationale et se retrouva... en tôle. Il fit au moins trois séjours à la maison d'arrêt, 92 rue de la Gare (il fut notamment enfermé dans la cellule n° 14 en 1843 et 1849). Tout cela finit bien sûr en poésie... (*Le mie prigioni... Dans la prison de la garde nationale*)

En juin 1848, Musset écrit à son ami Tattet : « Je quitte mon uniforme (de garde national) que je n'ai guère quitté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées : c'est trop hideux. Pour vous en donner une idée, vous saurez seulement que cette nuit il a fallu, à la Charité, mettre des factionnaires près des lits de messieurs les insurgés blessés, qui déchiraient leurs bandages et mordaient les mains des médecins qui les soignaient. Charmantes pratiques. »

Le critique d'art

Au salon de 1831, Musset avait eu un coup de cœur pour la *Marguerite au rouet* de Ary Scheffer. Il s'en était fait faire une copie qu'il avait placée dans son alcove et il la regardait souvent avant de s'endormir.

Dans la *Revue des Deux-Mondes*, Musset rend compte du salon de 1836 : Il y est très impressionné par *La campagne de Russie* de Charlet. « Hors *La Méduse* de Géricault et *Le Déluge* de Poussin, je ne connais point de tableau qui produise une impression pareille. ». Il ajoute « Je crois qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, vit à deux conditions : la première, de plaire à la foule, et la seconde, de plaire aux connaisseurs. Dans toute production qui atteint l'un de ces deux buts, il y a un talent incontestable, à mon avis. Mais le vrai talent, seul durable, doit les atteindre tous les deux. »

Le joueur d'échecs

Selon *Le Figaro* du 21 mai 1854, « Alfred de Musset passe une bonne moitié de sa vie au Café de la Régence, occupé le plus sérieusement du monde à pousser des pions, à conduire des fous, à protéger des tours et à défendre une malheureuse reine contre les entreprises d'un cavalier. Six ou huit parties de suite ne le fatiguent pas. Il fume quinze cigarettes à la partie et absorbe un nombre incalculable de verres d'absinthe ». Une partie porte d'ailleurs son nom : quelqu'un prétendit un jour devant lui que le mat par deux Cavaliers était impossible. Musset plancha sur la question et revint le lendemain avec la solution, attachant son nom à un problème célèbre, le seul qu'il nous ait laissé : *Le Caprice*, un problème original composé par Alfred de Musset...

Le blagueur

Alfred de Musset ne rate jamais l'occasion de faire un jeu de mots. « Pour ce qui est du calembour, cette niaiserie de notre siècle qu'on a voulu parer, bien à tort, du manteau de l'esprit, cela devient si grave chez notre poète, qu'il sera bientôt de la force de MM. Viennet et Salvandy. C'est M. de Musset qui a dit de l'auteur des *Guêpes* (Alphonse Karr) : « Je connais mon Karr à fond. »

Le prestidigitateur

Outre le calembour et les échecs, Alfred de Musset possède au suprême degré l'art de l'escamotage. Un soir, pendant une de ses excursions en Lorraine, sa tante avait rassemblé douze à quinze jeunes personnes très curieuses de connaître un grand poète. À l'entrée de M. de Musset, toutes les poitrines étaient palpitantes. On le regardait, on s'attendait à lui voir jaillir du front une auréole. Des vers, de beaux vers cadencés et brûlants comme ceux de *l'Andalouse*, avaient été promis au cercle enthousiaste. Hélas ! Toutes les espérances furent déçues ! On voulait admirer un poète, on n'admira qu'un émule de Robert Houdin. M. de Musset coupa le mouchoir d'une de ces demoiselles en vingt morceaux, le lui rendit ensuite dans son intégrité première, et fit passer la bague de sa tante dans la tabatière de son oncle. Ce fut l'unique divertissement de la soirée.

La plus sérieuse occupation du poète, lors de son séjour à la sous-préfecture, était de faire tenir un œuf en équilibre sur un verre de montre. Mme Desherbiers se plaignait amèrement de la consommation d'œufs effrayante de son neveu ; elle chargeait la bonne de mettre un grand plat au-dessous de l'équilibriste : de cette façon, les œufs ne tombaient plus à terre, et l'on avait la ressource de les conserver pour la cuisine. On mangeait tous les jours des omelettes à la table du sous-préfet. (E. De Mirecourt)

Le nageur

Dans le bassin de la Seine depuis le Pont Royal, Musset et ses amis s'adonnent aux joies de la natation pour rejoindre – dans le sens du courant – le pont de la Concorde, accompagnés d'une barque portant leurs vêtements.

Le bibliothécaire

Le 19 octobre 1838, grâce à l'amitié du duc d'Orléans, Alfred est nommé – suite à sa requête – conservateur de la bibliothèque du ministère de l'Intérieur. Il jouira d'un traitement annuel de 3 000 francs. Mais le duc d'Orléans meurt accidentellement en 1842. Après la Révolution de

février 1848, ses liens avec la Monarchie de Juillet lui valent d'être révoqué de ses fonctions par le nouveau ministre Ledru-Rollin. Sous le Second Empire, il devient bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique. Une vraie sinécure. On raconte qu'un jour un de ses amis l'ayant rencontré à la porte du ministère, lui demanda : « Que faites-vous là ? » Musset aurait répondu : « Je suis venu voir si ma bibliothèque existait réellement. » (Paul de Musset : *Biographie d'Alfred de Musset*)

L'académicien

Quelques jours après sa réception à l'Académie Française, Alfred de Musset arrivait à l'Institut et demandait, au moment où le président allait ouvrir la séance : — Pardon, Monsieur le président, est-ce que Victor Hugo est là ? On devine l'attitude du président. — Non ? il n'y est pas ? disait Musset. Alors je m'en vais. Et il se retirait aussitôt. — Et pourquoi vous en allez-vous de l'Académie ? lui demandait-on. — Parce qu'il n'y a personne ! répondait Musset. (Jules Claretie. *Victor Hugo, souvenirs intimes*)

Le dessinateur

« Toutes les carrières lui semblent ouvertes, y compris celle de peintre de génie, dit Delacroix qui ajoute : si naturellement il voulait s'en donner la peine. » Musset a rempli d'innombrables cahiers de ses dessins au crayon, il excellait dans la caricature. La princesse de Belgiojoso dont Alfred était épris, le mit au défi de dessiner sa caricature, assurant que cela avait été souvent tenté sans y parvenir. Musset de se récrier, ajoutant : « La régularité des traits n'empêche rien, je vous assure ! — Voici un crayon, dit la princesse, essayez ; je vous autorise. » Un trait rapide traça un petit trois-quarts, où l'œil immense était placé de face, et, pour la tournure, une pose un peu abandonnée, en exagérant la maigreur, complétait une ressemblance prise en caricature. Toutes les personnes présentes se précipitaient pour voir, et souriaient sans se récrier. Elle, avec un air d'indifférence de très bon goût, répéta : « Il y a quelque chose, » et ferma l'album. « Vous avez brûlé vos vaisseaux, dis-je au poète. — Cependant, madame, je n'ai jamais été plus épris qu'en la regardant tandis que je traçais ce croquis. — Tant pis, dis-je vivement, vous l'avez blessée. » (Souvenirs de Madame Jaubert)

Le mélomane

Après sa rupture avec George Sand, à son retour d'Italie, Alfred de Musset s'enfermait dans sa chambre. Il n'en sortait guère que le soir pour jouer aux échecs avec sa mère. Sa jeune sœur jouait déjà fort bien du piano. Or, dit Paul de Musset, on remarqua que le concerto de Hummel, en si mineur, avait le pouvoir de faire sortir l'amoureux blessé de sa



retraite. « Quand il restait trop longtemps enfermé, écrit-il, je demandais le concerto de Hummel, au bout de quelques minutes, on entendait les portes s'ouvrir. Alfred venait s'asseoir dans un coin du salon, et, le morceau achevé, nous réussissions souvent à le retenir, en lui parlant musique, si un mot le rappelait à son chagrin, il retournait dans sa chambre pour le reste de la journée.

Le libertin

Si Musset puise aux sources des romans libertins du XVIII^e siècle, si son corpus libertin se compose de noms tels Crébillon, Vivant Denon, Marivaux, Sade, c'est parce qu'il trouve dans ce mouvement d'idées une philosophie qui lui correspond, un art de vie qui correspond à sa mentalité. Si le mot libertin s'entend dans sa première acception comme « un comportement face aux femmes qui conduit à la débauche », comme le mettent en évidence les dictionnaires de l'époque, qu'il s'agisse de celui de l'Académie française de 1798 ou de l'Encyclopédie, il se caractérise aussi comme un défi lancé au pouvoir et à la religion, comme un style. Pour Musset, le libertinage se comprend donc comme « une manière d'échapper à son siècle, à une société qui l'étouffe et de s'inventer une époque et un monde de fantaisie où la liberté du désir ne rencontre plus d'obstacle ». (Chloé Chamouton, *Musset ou les ascendances libertines, Acta fabula*, vol. 9, n° 3)

Le collectionneur

Dans un des moments assez fréquents où Musset se trouvait à court d'argent, il n'avait pu résister à la beauté d'un tableau de Rubens et il avait pris des arrangements avec le marchand pour le payer, mais il avait de la peine à y arriver ; et comme M^{lle} Colin, sa ménagère, le grondait sur cette acquisition, il lui dit : « Réduisez mon dîner au strict nécessaire et mettez le tableau en face de mon couvert ; le repas me paraîtra ainsi assez bon. » (Vicomtesse de Janzé. *Etudes et récits sur A. de Musset*)

Le dramaturge

Je place Scribe très haut, disait Musset, mais il a un défaut, il ne se fâche jamais contre lui-même. — Que voulez-vous dire par là ? — Je veux dire que quand Scribe commence une pièce, un acte, ou une scène, il sait toujours d'où il part, par où il passe, et où il arrive. De là sans doute un mérite de ligne droite qui donne grande solidité à ce qu'il écrit. Mais de là aussi un manque de souplesse et d'imprévu. Il est trop logique ; il ne perd jamais la tête. Moi, au contraire, au courant d'une scène ou d'un morceau de poésie, il m'arrive tout à coup de changer de route, de culbuter mon propre plan, de me retourner contre mon personnage préféré, et

de le faire battre par son interlocuteur... J'étais parti pour Madrid, je vais à Constantinople. (E. Legouvé. *Souvenirs*)

Musset compatissant

Un soir d'hiver, comme il regagnait, vers onze heures, le nez caché dans son manteau à cause du froid, la maison du quai Voltaire où il demeurait alors avec sa mère, il rencontre sur le Pont des Arts un pauvre aveugle qui tournait mélancoliquement une serinette. Il en a pitié, mais il passe en resserrant les plis de son manteau car la bise est glaciale, et, n'en déplaît à Talleyrand, le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur. Arrivé à sa porte et au moment de frapper, Musset se dit que ce malheureux aveugle va peut-être rester là toute la nuit tant qu'il n'entendra pas des sous tomber dans sa sébille ; Alfred retourne sur ses pas, va trouver l'aveugle et lui dit : « Tenez, mon brave, voilà cinq francs, mais allez vous coucher » ; ce que le bonhomme fit aussitôt en remerciant du bienfait et du sage avis. Comme on disait ensuite à Musset que l'aumône était un peu forte : « Eh comptez-vous pour rien, répliqua-t-il, la nuit que j'aurais eue sans sommeil en pensant à ce pauvre diable grelottant sur le Pont des Arts ? (Vicomtesse de Janzé. *ibid*)

Le malade

En médecine, « le signe de Musset » correspond à un battement synchrone de la tête avec les battements cardiaques. Alfred de Musset aurait noté ce signe sur lui-même dans *La Nuit de mai* (il souffrait semble-t-il d'une insuffisance aortique post-syphilitique).

Après chaque syncope, M. de Musset reposait un peu ; je l'entendais rêver péniblement, le sommeil était plutôt fatigant, il se réveillait triste, inquiet, il regardait autour de lui. — Il me dit un jour : « Adèle suis-je chez nous ? Ne suis-je pas dans une maison de santé ? » Je lui dis : Vous êtes chez vous, dans votre chambre ; voyez plutôt vos petits animaux, le chien, le chat. — Ah oui, c'est vrai, je viens de rêver, j'étais malheureux. Il y a encore une chose que je veux te demander : « Suis-je marié ? » — Non, vous n'êtes pas marié. Pourquoi demandez-vous tout cela ? — Si j'étais marié, ma femme, me voyant malade, aurait peur, elle me mettrait sous la coupe d'un médecin qui, sous le prétexte de me soigner, me rendrait fou. Dans une maison de santé, je ne pourrais pas vivre. J'ai peur que l'on m'y mette. Dis-moi que tu ne me quitteras pas. » — Je ne vous quitterai pas, cela me serait impossible. Si vous mourez le premier, je ne vous quitterai qu'au cimetière. — Tu viendras m'y voir, il faut aller voir les morts. » (M^{me} Martellet. *Dix ans chez Alfred de Musset*)

Dès 1840, Musset est victime d'une longue série d'infections, pleurésies, pneumonies, mais c'est de la tuberculose qu'il meurt le 2 mai 1857.

Musset et l'alcool

« L'Académie a nommé M. de Musset chancelier perpétuel. Les mauvaises langues disent : chancelant perpétuel », remarque perfidement Eugène de Mirecourt.

Alfred de Musset lança vers 1830 la mode du Lichen vert dans les cénacles bohèmes des cafés jouxtant le Palais-Royal, il allongeait ses absinthes avec de la bière et non « 5 fois leur volume d'eau ».

*Salut, verte liqueur, Némésis de l'orgie !
 Bien souvent, en passant sur ma lèvre rougie,
 Tu m'as donné l'ivresse et l'oubli de mes maux ;
 J'ai vu plus d'un géant pâlir sous ton étreinte !
 Salut, sœur de la Mort ! Apportez de l'absinthe ;
 Qu'on la verse à grands flots !*

Le garçon de café de la Chaumière, qui s'était fait un peu attendre, apporta un petit verre de cognac, un moyen verre d'absinthe et un grand verre de bière. Quoique Musset allât tous les jours au café et ailleurs, il avait conservé son savoir-vivre. En moins d'un instant, il jeta les trois verres par-dessus la tête de celui qui les avait servis. « Je vous ordonne de m'apporter une bouteille de cognac, une bouteille d'absinthe et une bouteille de bière. » Quand Alfred de Musset se fâchait, il prenait un air d'autorité qui imposait. Tout arrosé qu'il fût par les trois verres, le garçon de café obéit. Cette fois, le poète fit avec complaisance sa cuisine bien connue : il se versa de la bière, de l'absinthe et du cognac, dans des proportions par lui très étudiées. Il allait boire ce nectar, comme Apollon lui-même en partie fine avec Daphné, quand la comédienne saisit cette coupe idéale et la jeta à son tour par-dessus la tête d'Alfred de Musset. (Arsène Houssaye. *Les Confessions*)

L'auteur de théâtre

Selon Arsène Houssaye, c'était un travail surhumain que de mettre en scène une pièce de Musset, quand il n'était pas au café de la Régence, lui présent aux répétitions, il était mécontent de tout le monde, de l'auteur comme des comédiens, chaque jour il menaçait de retirer la pièce.

Le gentleman

Quoiqu'il ait souffert, jamais pendant sa vie il n'a prononcé un mot pour accuser George Sand ; jusqu'au moment suprême, il a su rester le gentilhomme correct envers la femme naguère aimée, il est resté tel que l'ont connu tous ses amis et tous les objets de son amour. (Hermine de Musset, sœur du Poète, lettre au journal *Le Temps*)



Musset à la maison

« Être bien tranquille chez soi est le plus atroce de tous les supplices ; je ne comprends pas qu'on ne l'ait pas mis en enfer. Comment Dante n'a-t-il pas pensé à nous montrer un homme en robe de chambre, au quatrième ou au cinquième cercle de l'enfer, assis au coin de son feu, dans un fauteuil, les pieds dans ses pantoufles ? »

Musset télépathe

Musset pressentait à un haut degré cette manifestation pathologique de la sensibilité. Superstitieux comme il l'était, il avait des pressentiments, et ses pressentiments prenaient parfois une telle vivacité, qu'ils revêtaient alors une forme hallucinatoire et aboutissaient à des phénomènes de télépathie. Comme pressentiment simple, c'étaient des sensations spéciales, qui lui faisaient prévoir par exemple la visite d'un ami, ou bien encore un chagrin, un plaisir, un malheur. [...] Du type neurasthénique, Musset se rapprochait également par sa tendance aux obsessions, aux impulsions et aux phobies. (Raoul Odinot. *Etude médico-psychologique sur Musset*)

Musset et la famille

Il aimait d'un amour sincère ceux qui lui avaient donné le jour ; il aimait aussi son frère, sa sœur, tous ceux enfin qui lui touchaient de près ou de loin. Jusqu'en 1850, il resta, on peut le dire, dans sa famille. C'est là qu'il pouvait se montrer lui-même, confesser ses peines et s'en faire consoler ; aussi ce fut pour lui un gros chagrin, lorsque vint la séparation et qu'il lui fallut aller vivre seul, loin du foyer domestique qu'il n'avait jamais quitté. (Ibid.)

« Non seulement j'aime beaucoup mon frère, mais c'est mon ami », écrivait Alfred de Musset à Caroline Jaubert.

Dieu

Naturellement il croyait à Dieu ; il était chrétien, comme le sont les poètes, de par les beautés radieuses des Evangiles ; il croyait à son âme immortelle plus encore qu'à son œuvre, mais il aimait les combats de l'esprit, coûte que coûte, voilà pourquoi il plaidait le pour et le contre avec la même éloquence. (Arsène Houssaye)

Dans une lettre à son ami Ulric Guttinguer, Musset écrit en 1832 : Je n'ai jamais tenté de faire une hymne à mon Dieu ; je veux portant vous le peindre. Cette petite croûte de pâté parsemée d'étoiles et couronnée par la voie lactée est tout ce que nous voyons du ciel. Notre univers (je ne dis pas notre monde) est lui-même un grain de sable dans le vide sans fin. À des milliards de lieues les unes des autres, flottent dans l'immensité des milliers de combinaisons d'univers. Le nôtre a pour lois l'équilibre, l'attraction et la pesanteur. D'autres ont d'autres lois, d'autres gens, d'autres

vérités mathématiques. Le bien et le mal, la force et la beauté sont remplacés par d'autres choses, et tous ces petits systèmes, dont le nôtre est peut-être un des plus faibles, s'agitent et se remuent dans leur coin avec leur étincelle de vie. Au centre des nuits éternelles est assis mon Dieu sans révélations, qui verse à l'immortelle matière l'immortelle pensée.

Musset et les animaux

Musset raffolait d'un lion du Jardin des Plantes, appelé Marzo. Il parvenait à nourrir ce lion Marzo de sa main. C'est donc assez naturellement qu'il donna ce nom au chien qu'il recueillit. Quand ses amis s'étonnaient du manque de race de son chat et de son chien, il répondait « je ne les ai pas choisis. Tels que le hasard me les a donnés, je respecte et j'admire encore dans ces pauvres animaux le phénomène de la vie. »

Monsieur de Musset n'aimait pas que son chien lui lèche la figure, il lui permettait de lui lécher l'oreille gauche, c'était arrangé, reçu et ne changea jamais. (M^{me} Martellet)

Musset et la politique

Apolitique de tempérament, monarchiste de naissance, il n'en fut pas moins, toute sa vie, comme les autres Enfants du Siècle, possédé par l'amour passionné de la liberté. (Pierre Paraf, *Alfred de Musset et la politique* in *Europe*, 1977)

Épithaphe

*Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai.*



MUSSET ET LES AUTEURS DU XIX^e

Pour Chateaubriand, c'est un alcoolique ; pour Victor Hugo, sa réputation n'est qu'un caprice de la mode et il lui donne le surnom de « Miss Byron ». Musset eut beaucoup de détracteurs, avant et après sa disparition... Baudelaire, Rimbaud, les symbolistes nièrent son influence mais la postérité leur a donné tort... Beaucoup d'auteurs l'ont aussi porté aux nues, de son vivant et après sa mort, Barbey d'Aurevilly, Hyppolite Taine, Maxime du Camp, Théophile Gautier, Alexandre Dumas... Revue des louanges et des coups de griffes...

Et vous avez été assez enfant pour oublier que la France a horreur de la vraie poésie ; qu'elle n'aime que les saligauds comme Béranger et de Musset... Vos lignes sur ce joli pédant m'ont mis en fureur. Toute la racaille moderne me fait horreur. Vos académiciens, horreur. Vos libéraux, horreur. La vertu, horreur. Le vice, horreur. Le style coulant, horreur. Le progrès, horreur. Ne me parlez plus jamais des diseurs de rien. Vous pouvez deviner que j'ai éprouvé quelque surprise à voir votre admiration pour de Musset. Excepté à l'âge de la première communion, je n'ai jamais pu souffrir ce maître des gandins, son impudence d'enfant gâté, son torrent bourbeux de fautes de grammaire et de prosodie, enfin son impudence totale à comprendre le travail par lequel une rêverie devient un objet d'art.

Charles Baudelaire

Il me déplaît pour avoir mis en axiomes et pratique « la Poésie du cœur » (double farce à l'usage des impuissants et des charlatans). En voilà un qui a été peu critique ! Il me paraît avoir eu sur l'humanité le coup d'œil d'un coiffeur sentimental ! Toujours « mon pauvre cœur », toujours les larmes ! [...] As-tu remarqué ses affectations de noblesse ? Ses éternels bals aux ambassades ? Comme c'est beau cet homme qui porte sa douleur dans le monde ! — telle qu'un bijou rare, pour l'ébahissement de ces Messieurs et ces Dames !

Gustave Flaubert. Lettre à Ernest Feydeau

Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! Ô ! les contes et les proverbes fadasses ! Ô *les nuits* ! Ô *Rolla*, Ô *Namouna*, Ô *la Coupe* ! Tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré ; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine, ! commenté par M. Taine ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail, de

la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie française, mais en France. Tout garçon épicière est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste en porte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. À quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut ; à seize ans, ils se contentent déjà de les réciter avec cœur ; à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen, fait le *Rolla*, écrit un *Rolla* ! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire : il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadif, traîné de l'estaminet au pupitre de collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Arthur Rimbaud. Lettre à Paul Demeny

Écrivassier funeste, Grande-Tête-Molle, Gandin-Sans-Chemise-Intellectuelle, c'est ainsi qu'Isidore Ducasse décrit, dans *Poésies*, le poète, nuisible comme auteur de « la repoussante comparaison du pélican et de l'épouvantable catastrophe arrivée à un laboureur », et comme « intelligence de deuxième ordre ».

Isidore Ducasse (Lautréamont)

Il a beaucoup imité Byron, et je trouve juste autant que jolie la définition qu'on a donnée de son talent en l'appelant « miss Byron ».

Victor Hugo. *Souvenirs personnels*

Musset ? Le jockey de lord Byron.

Edmond et Jules de Goncourt. *Journal*

La plupart des compositions ou même des pièces de vers de Musset n'ont ni queue ni tête ; entre le commencement et la fin des choses même les plus courtes qu'il ait faites, on sent qu'il y a toujours une saoulerie.

Sainte-Beuve. *Alfred de Musset. Mémoire de la critique*

Nous le savons tous par cœur. Il est mort, et il nous semble que tous les jours nous l'entendons parler. Une causerie d'artistes qui plaisaient dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de sa loge, une rue lavée par la pluie où luisent les pavés noircis, une fraîche matinée riante dans les bois de Fontainebleau, il n'y a rien qui ne nous le rende présent et comme vivant une seconde fois. Y eut-il jamais accent plus vibrant et plus vrai ? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé ; c'était plus qu'un poète, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes ; il s'aban-

donnait, il se donnait, il avait les dernières des vertus qui nous restent, la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puissent séduire une civilisation vieillie, la jeunesse. Comme il a parlé « de cette chaude jeunesse, arbre à la rude écorce, qui couvre tout de son ombre, horizons et chemins » ! Avec quelle fougue a-t-il lancé et entrechoqué l'amour, la jalousie, la soif du plaisir, toutes les impétueuses passions qui montent avec les ondées d'un sang vierge du plus profond d'un jeune cœur ! Quelqu'un les a-t-il plus ressenties ? Il en a été trop plein, il s'y est livré, il s'en est enivré... Il a trop demandé aux choses ; il a voulu d'un trait, âprement et avidement, savourer toute la vie ; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée ; il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue ; et il est resté les mains salies, aussi altéré que devant. Alors ont éclaté ces sanglots qui ont retenti dans tous les cœurs. Quoi ! si jeune et déjà si las !... La Muse et sa beauté pacifique, la Nature et sa fraîcheur immortelle, l'Amour et son bienheureux sourire, tout l'essai de visions divines passe à peine devant ses yeux, qu'on voit accourir parmi les malédictions et les sarcasmes tous les spectres de la débauche et de la mort...

Eh bien ! tel que le voilà, nous l'aimons toujours : nous n'en pouvons écouter un autre ; tous à côté de lui nous semblent froids ou menteurs.

Hyppolite Taine. *Histoire de la littérature anglaise*

En dehors de ses chants et des sentiments qui les inspirèrent, la vie d'Alfred de Musset fut élégante et vulgaire, car l'élégance du monde et même du plus raffiné, peut être quelquefois vulgaire. Mais ce qui ne l'est point, ce fut son génie, son génie, tout en âme, le plus puissamment humain et le plus puissamment moderne, – le plus *nous tous*, enfin, qui ait assurément jamais existé !... Né dans les premières années du siècle, quand le canon de Wagram fêtait le baptême de ceux-là qui pouvaient avoir l'espérance de mourir un jour en héros, et qui, l'Empire tombé, ne surent que faire de la vie, Alfred de Musset se jeta aux coupes et aux femmes de l'orgie comme il se serait jeté sur une épée si on lui en eut offert une, et il a peint cette situation dans les premières pages qui ouvrent les *Confessions d'un enfant du siècle*, avec une mélancolie si guerrière ! Comme tous les jeunes gens qui vécurent sous Louis-Philippe, ce triste Napoléon de la paix à tout prix, en se dévorant d'activité étouffée, Musset, qui n'avait ni les millions ni la pairie de lord Byron, devint l'homme du monde du temps, avec l'âme la moins faite pour le monde.

Jules Barbey d'Aurevilly. *Impressions et souvenirs*

Sa muse est une noble muse, gaie, tendre, bouffonne et quelquefois épique. Elle a de belles idées et de belles images, elle dialogue fièrement

et spirituellement, elle courtise tous les pays, elle chante une ballade allemande, elle fait du Drame espagnol, elle conte, elle chausse le brodequin et le cothurne, elle s'arme de castagnettes et danse un boléro, elle lance des chansons qui sont des chefs-d'œuvre et que le monde répète ; elle se moque de Byron ou l'imité ; elle peut, elle sait être mélancolique, elle est grande dame ou courtisane, elle plaît, mais surtout, elle n'a pas la moindre prétention blessante, tout en ne s'abandonnant pas elle-même et se disant amoureuse de la gloire. Je n'ai rencontré personne qui n'aimât pas la littérature de M. de Musset ; quant à moi, je le dis, elle me plaît infiniment.

Honoré de Balzac. *Revue parisienne*

Quant à la question des pièces faites pour être lues et des pièces faites pour être jouées, c'est là, permettez-moi de vous le dire, une chinoiserie inventée par notre critique habituelle et par nos auteurs dramatiques ; il n'y a que deux sortes de pièces, celles qui empoignent le public et celles qui ne l'empoignent pas. Le théâtre de Musset, fait pour être lu, est encore joué aujourd'hui et le sera longtemps, tandis que je connais certains théâtres, faits pour être joués, qui ne le sont déjà plus après dix ans, et qui certes, ceux-là, ne seront jamais lus

Émile Zola. Lettre à Ely Halpérine-Kaminsky

Qu'il est difficile de parler d'Alfred de Musset ! Je ne sais pas pourquoi on l'a surnommé le poète de la jeunesse, car ce sont les lamentations qui dominent dans son œuvre, et le sanglot que lui a arraché sa douleur éclatera toujours au milieu de ses chants. Il eut plus que du talent, il eut du génie, et son génie s'est éveillé dans la souffrance.

Maxime du Camp. *Souvenirs littéraires*

Pauvre de Musset ! Je crois qu'au fond il a été une des âmes les plus désolées de notre époque.

Ne nous y trompons pas, Alfred de Musset n'est point un poète misanthrope, et, s'il est un poète misanthrope, cette misanthropie est, non point un accident de sa vie, mais une face de son tempérament.

Alexandre Dumas (père), *Les Morts vont vite*

MUSSET SUR SCÈNE

Les Caprices de Marianne ont été montés en octobre 1974 par Jean-Pierre Bisson à Strasbourg au TNS, Marianne étant Nicole Garcia et Octave, Bisson lui-même... [...]

S'il y a quelque chose – ou plutôt quelqu'un – qui s'impose à tous et quelle que soit l'œuvre portée à la scène, c'est Musset lui-même. Si un auteur est présent dans son œuvre au point d'en être toujours, sous des masques à peine différents, le héros, c'est bien celui-là. Ils le sentent, ils le disent. L'identification à Musset est donc fréquente, et tout spécialement chez le metteur en scène-acteur qui monte la pièce surtout pour jouer le rôle, et tire à soi Fantasio ou / et Octave ; c'est avec eux que c'est le plus facile. Exemple éclairant : Jean-Pierre Bisson qui a voulu être en même temps Fantasio et Octave. Ses *Caprices de Marianne* comportaient en ouverture le premier acte de *Fantasio*. « Bravo Bisson », « Bisson je t'aime » faisaient dire à Musset les affiches du spectacle. En fait, il n'était pas très difficile à Bisson d'« afficher » sur scène aussi, dans un narcissisme sans complexe, qu'il ressemblait comme un frère à Musset. Le romantisme désabusé de ses propres pièces, ses déclarations d'amour à l'amour, seul capable de donner le goût de vivre et qui ne le donne pas, avaient fait voir en lui à la critique le Musset de notre temps. On l'a un peu poussé dans cette direction, alors il est allé jusqu'au bout. Naturellement ce dandy, mais des grands ensembles, par quelques mauvaises manières et des audaces de comportement sur scène, déclassait son modèle aristocratique, le pliant par là à nos mœurs. Ce spectacle (de 1974-1975) qui est resté en mémoire et dont on ne saurait malgré certaines réticences, voire quelques rejets, contester le succès auprès du public et d'autant plus qu'il était jeune, a peut-être servi de déclic et préparé l'éclosion Musset de la dernière saison. Les enfants de mai 68, à travers ce Bisson-Fantasio-Octave se sont reconnus ; restaient à ceux qui s'exprimaient par le théâtre à se trouver eux, à leur tour, en puisant à la même source.

Raymonde Temkine. *Musset sur scène aujourd'hui*
in Revue Europe - novembre décembre 1977



ET NOUS SERONS MORTS QUAND IL FERA JOUR

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Mais de même qu'un blessé atteint de la gangrène s'en va dans un amphithéâtre se faire couper un membre pourri ; et le professeur qui l'ampute, couvrant d'un linge blanc le membre séparé du corps, le fait circuler de mains en mains par tout l'amphithéâtre, pour que les élèves l'examinent ; de même, lorsqu'un certain temps de l'existence d'un homme, et, pour ainsi dire, un des membres de sa vie, a été blessé et gangrené par une maladie morale, il peut couper cette portion de lui-même, la retrancher du reste de sa vie, et la faire circuler sur la place publique, afin que les gens du même âge palpent et jugent la maladie.

Ainsi, ayant été atteint, dans la première fleur de la jeunesse, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention ; car dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles de m'être mieux guéri moi-même, et comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif.

[...]

Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures ! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou si l'on veut, désespérance, comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : À quoi crois-tu ? et qui le premier répondit : À moi ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : À rien.

Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant ; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part,

les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, et l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'âme :

Hélas ! hélas ! la religion s'en va ; les nuages du ciel tombent en pluie ; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. Le fleuve de la vie charrie de grands glaçons sur lesquels flottent les ours du pôle. L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il y reste enveloppé de nuages, et comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de quatre-vingt-treize. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre ! Et nous serons morts quand il fera jour.

Voici donc ce que disait le corps :

L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens ; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages : l'amour est un exercice du corps ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.

Alfred de Musset. *Confession d'un enfant du siècle.*



KIERKEGAARD ET MUSSET

Søren Kierkegaard est l'exact contemporain de Musset. Un lointain frère en désespoir. De part et d'autre de l'Europe, revenue des agapes révolutionnaires et napoléoniennes, ils enfourchent, aussi fiévreux que désarçonnés, la déferlante du romantisme.

L'un pense l'autre rêve ou est-ce l'inverse ? Aux *Caprices* de Musset répondent *Crainte et Tremblement* du Danois... Musset et Kierkegaard doivent leur actuelle modernité à cela même qui les a tenus pour inactuels au siècle dernier, ennemis du siècle, leur réticence à la rationalité raisonneuse du siècle...

De tous les ridicules de ce monde, le plus grand, ce me semble, est d'être affairé, d'être un homme pressé de manger, pressé d'agir. Aussi, lorsque je vois, au moment décisif, une mouche se poser sur le nez d'un tel homme, ou si une voiture le dépasse et l'éclabousse dans une hâte encore plus grande, ou si une tuile lui tombe sur la tête et le tue, je ris de tout mon cœur. Et qui pourrait s'empêcher de rire ? Que peuvent-ils bien accomplir, ces agités infatigables ? Ne ressemblent-ils pas à cette femme, surprise par l'incendie de sa maison, qui dans son affolement sauvait les pincettes ? Que tirent-ils de mieux, à vrai dire, du grand incendie de la vie ?

Je dis de ma peine ce que les Anglais disent de leur maison : ma peine « is my castle ». Beaucoup de gens considèrent la peine comme le dernier confort de la vie.

Il arriva que le feu prit dans les coulisses d'un théâtre. Le bouffon vint en avertir le public. On pensa qu'il faisait de l'esprit et on applaudit ; il insista ; on rit de plus belle. C'est ainsi, je pense, que périra le monde : dans la joie générale des gens spirituels qui croiront à une farce.

Toutefois, toi et toutes les natures conquérantes, vous n'avez aucune idée de cette dernière chose. Vous n'êtes jamais en vous-mêmes, mais toujours en dehors de vous-mêmes. Oui, aussi longtemps que chaque nerf vibre en toi, soit que tu rôdes doucement, soit que tu te présentes et que la musique janissaire en toi domine ta conscience, oui alors tu as l'impression de vivre. Mais lorsque la bataille a été gagnée, lorsque le dernier écho du dernier coup de feu s'est éteint, lorsque les pensées alertes, comme des officiers d'ordonnance, se hâtent pour rentrer au quartier général pour y annoncer que la victoire est à toi — oui, alors tu ne sais plus rien, alors tu ne sais pas commencer ; car ce n'est qu'à ce moment-là que tu te trouves devant le vrai commencement.

Søren Kierkegaard. *Ou bien... ou bien...*



QUESTIONNAIRE DE MAX FRISCH

1. Êtes-vous certain que la conservation de l'espèce humaine, une fois disparus toutes vos connaissances et vous-même, vous intéresse réellement ?
2. Pourquoi ? En style télégraphique.
3. Combien d'enfants de vous ne sont pas venus au monde de par votre volonté ?
4. Qui auriez-vous préféré ne jamais rencontrer ?
5. Vous savez-vous dans votre tort vis-à-vis d'une personne qui ne le sait pas nécessairement et en éprouvez-vous de la haine plutôt pour vous-même ou pour cette personne ?
6. Aimerez-vous posséder la mémoire absolue ?
7. Quel est le nom de l'homme politique dont la mort par maladie, accident de la circulation, etc., pourrait vous remplir d'espoir ? ou bien n'en tenez-vous aucun pour irremplaçable ?
8. Quel mort aimeriez-vous revoir ?
9. Quel autre, par contre, non ?
10. Auriez-vous préféré appartenir à une autre nation (culture) et laquelle ?
11. Quel âge aimeriez-vous atteindre ?
12. Si vous aviez le pouvoir d'ordonner ce qui aujourd'hui vous paraît juste, l'ordonneriez-vous contre l'opposition de la majorité ? Oui ou non.
13. Pourquoi non, si cela vous paraît juste ?
14. Haïssez-vous plus facilement une collectivité ou une personne déterminée et préférez-vous haïr seul ou au sein d'une collectivité ?
15. Quand avez-vous cessé de croire que vous deveniez plus sensé, ou bien le croyez-vous encore ? Indiquez votre âge.

16. Votre autocritique vous convainc-t-elle ?
17. Que vous reproche-t-on, à votre avis, et que vous reprochez-vous vous-même ? Et si ce n'est pas la même chose : de quoi priez-vous plutôt qu'on vous excuse ?
18. S'il vous arrive de vous imaginer n'être pas né, cette idée vous trouble-t-elle ?
19. Quand vous pensez à des personnes décédées : souhaiteriez-vous que telle personne vous parle ou préféreriez-vous lui dire encore quelque chose ?
20. Aimez-vous quelqu'un ?
21. Et qu'est-ce qui vous amène à cette conclusion ?
22. À supposer que vous n'ayez jamais tué personne : comment expliquez-vous que vous n'en soyez jamais arrivé là ?
23. Que vous manque-t-il pour être heureux ?
24. De quoi êtes-vous reconnaissant ?
25. Préféreriez-vous être mort ou vivre encore un temps en animal bien portant ? Et lequel ?

Max Frisch. Premier questionnaire in *Journal*, 1966



